

MARIE-AGNÈS COUDOUBLE

# MORT DERRIÈRE LE MUR



*Editions La Gauloise*

Du même auteur :

- Aux franges de l'éveil. Pierre Chave, Vence, 1987*  
(Avec des lithographies de Théo Tobiasse)
- Mort derrière le mur. Albin Michel, Paris, 1993*
- Songe noir. Laure Matarasso, Paris, 1994*  
(Avec des eaux fortes et des aquarelles de Gérard Morot-Sire)
- Ciel cassé. Editions Tipaza, Cannes, 1997*  
(Avec des lithographies de Gérard Eppelé)
- L'Envers du monde. La pointe Badine, Nice, 1998*  
(Aves des eaux fortes de Michel Joyard)
- Et si vous étiez Musset... Les Editions Varia*  
Montréal, 2000
- Visages nus, Editions Méliis, Nice, 2000*  
(Préface d'André Verdet)
- Sept heures d'absence. Les Editions Varia*  
Montréal, 2002
- L'Homme de Berlin. Editions du Losange, Nice, 2006*
- Pour l'Amour de Chair. Editions du Losange, Nice, 2006*
- La femme clandestine. Editions du Losange, Nice, 2009*
- La mère de Pierre. Editions du Losange, Nice, 2010*
- Le Syndrome de Stockholm. Editions du Losange, Nice, 2011*  
Dance for love. Editions Sudarène, 2015
- L'Homme de Berlin (réédition). Editions La Gauloise, Nice, 2016*
- Le Voilier Bleu. Editions La Gauloise, Nice, 2017*

Marie-Agnès COUROUBLE

MORT DERRIERE LE MUR

*Roman*

Les Editions La Gauloise  
Hors série

## PREFACE

Marie-Agnès Courouble traite avec délicatesse et pudeur un sujet tabou. Soixante ans après la fin du conflit on n'ose à peine en France aborder un fait incontournable de notre histoire : la collaboration. La peur règne encore, peur de mal dire, peur d'être soupçonnée de complaisance, peur d'être mise au pied du mur à son tour.

Pour Marie-Agnès, la douleur et la rédemption sont ailleurs. Son récit n'a pas besoin de grille de lecture. Son frère a été fusillé en janvier 1946, accusé de collaboration. Un salaud... Pour la gamine de l'époque et plus tard la femme, la question ne se pose pas. Son frère, elle l'admirait, elle l'aimait, même si parfois il l'agaçait. Ce jeune homme, Henry, toute la famille l'adorait, le gâtait. Pour s'exonérer de tout reproche on prenait comme bouc émissaire les maladies qui ravageaient son corps souffreteux. Mais Henry, par romantisme pervers, par conviction, par amour, par aveuglement choisit la mauvaise route, celle qui va le conduire contre le mur par une brumeuse matinée d'hiver.

Marie-Agnès, à 15 ans, est trop jeune pour intervenir, trop âgée pour se refuser à compter les marches qui conduisent son frère en enfer. Comment en est-il arrivé là ? L'auteur ne s'appesantit pas, ce sont les dernières heures qui l'obsèdent et plus nous avançons en sa compagnie, plus il nous fascine nous aussi, spectateurs d'un drame qui pourrait être le nôtre.

*Mort derrière le mur* était la première partie de cette narration sèche et tendue où le pathétique joue en sourdine.

*L'homme de Berlin* pourrait être considéré comme une variation inutile sur le même thème. Il n'en est rien. Avec *L'homme de Berlin*, le projecteur se fixe sur un protagoniste resté dans l'ombre, l'ami allemand d'Henry, Heinrich Schulz.

Dès le mois de janvier 1946, Heinrich écrit à la mère d'Henry, c'est le début d'une longue correspondance à sens unique : la mère ne répond jamais. Elle ne répond pas mais elle lit, elle découvre l'amitié profonde qui liait son fils à ce jeune Allemand sensible et cultivé. Pourquoi Heinrich écrit-il, pour demander pardon ? Il sait qu'il ne l'obtiendra pas. Pour se flageller d'avoir conduit à la mort son ami, son seul ami ? Par soucis de rédemption ?

Marie-Agnès ne nous livre pas la clé, ou plutôt elle laisse planer une explication : Heinrich, au-delà de l'horreur et de la mort elle-même, tente l'impossible pari d'un amour où le mot fin n'apparaîtrait jamais.

C'est avec une grande sobriété de moyens et d'écriture que Marie-Agnès Courouble nous fait partager le tête-à-tête de deux solitudes. Pas de pathos, pas de dialogue, rien sinon la ligne invisible reliant deux êtres que tout devrait séparer et qui découvrent que le souvenir du malheur vaut mieux que l'indifférence et l'oubli.

Raoul Mille

\*

Il neige. Les fleurs sont lourdes. Le ciel a les tons de la détresse.

Je songe à raconter une histoire vraie, peu glorieuse, l'histoire de la mort de mon frère.

J'hésite, on a tout écrit sur la guerre. Mais elle m'étouffe. Je me méfie de moi.

Il faut vraiment que je m'exorcise.

Il neige depuis dix heures, des heures blanches.

Je sais que je fléchis, mes défenses s'écroulent. Je dirai tout.

Pourtant j'ai peur des mots. Mes mots inventent. Il faut livrer les faits.

Tout reprendre depuis le début.

Il faut que j'accepte de redevenir très jeune.

Alors j'entends mon frère.

Il entre, il boite, j'ai reconnu son pas dans le couloir, il rejoint notre table familiale, il est en retard, ma mère réchauffe ses plats.

Il entre, chaque fois je le découvre.

Oh oui ! Il est beau, intelligent, drôle. Il nous raconte sa plaidoirie et les derniers incidents du Palais. Je suis subjuguée, éblouie.

A la cuisine ma mère s'occupe de lui.

Il ne l'épargnera pas. Depuis sa maladie ma mère lui pardonne tout.

Henry est un infirme. Depuis des années on le soigne à la neige carbonique. Voyages à Paris, professeurs, décapage des coudes, des genoux, des pieds.

Notre salle de bains est condamnée chaque matin.

J'entends le bruit de sa fourchette, il la tient avec deux doigts, il la pose délicatement.

Il a des croûtes sur chaque phalange.

Je vois ses mains décharnées sur le volant de la voiture.

Il boite et nous l'oublions. Souvent sa lenteur m'agace mais la vivacité de son esprit m'excite. Je suis petite et je l'écoute.

Jusqu'à la guerre. Elle fait irruption comme une fête, confuse, bruyante.

L'arrêt des classes, la sirène que la nuit exaspère, la radio continuelle, les tranchées creusées très vite en face de la maison, j'ai peur, quelque chose a changé, les retards d'Henry se prolongent, sa verve m'étourdit, il commente les événements d'un ton qui nous alerte.

Est-ce qu'il commence déjà à nous trahir...

Les sirènes hurlent, nous courons dans les caves, à peine déclarée, la guerre fait tressaillir la ville, un orage vibre au ciel,



les bombes sifflent tout près, je ne m'amuse plus du tout. Il faut partir.

L'exode, un été brûlant, d'autres caves et d'autres tranchées, des granges où nous nous replions pour la nuit, où l'angoisse me tient éveillée. Mon père y circule tranquillement, il nous rassure et plaisante.

Puis des parcs somptueux, des châteaux, les chambres y ont des odeurs de pomme.

La guerre m'enivre. Je profite des lits très hauts, des draps de toile fine et des édredons.

Ma mère guette le courrier. Trois de mes autres frères sont partis à bicyclette vers des camps hypothétiques.

Henry conduit la voiture, ses mains sont vieilles, je ne les vois plus, sa voix me suffit, elle m'emplit, elle est passionnée.

La chaleur nous écrase. C'est la moisson. Le tracteur est un insecte qui bourdonne sous ma fenêtre, je voudrais le rejoindre, je voudrais m'asseoir sous les arbres, regarder mon frère qui boite, il a une belle jeune femme à son bras, il rit, il s'est fait des amis, le soir je les entends chanter dans le jardin.

Mon frère me fascine. Ses histoires sont inépuisables.

Les Allemands ne sont plus loin ? Il hausse les épaules, il nous rassure, il écarte le danger comme on chasse une guêpe.

Nous les guettons. Je reste plantée au portail, je surveille l'arrivée des chars, j'ai envie de danser sur la route.

Les nouvelles sont contradictoires, le Limousin s'affole et mon grand-père prend des « dispositions ». Toute cette partie de la France vit dans l'attente, un peu à bout de souffle.

Henry est serein. Il commente les informations dans des termes précis. Dans son sourire il y a une ironie, une indulgence amusée pour notre anxiété.

Les Allemands arrivent ! Et alors ?

Nous décidons de rentrer. Nous croisons des villes déchirées, méconnaissables.

Dans les ruines fumantes j'apprends à voir la guerre en face.

Sur la route, nous apprenons que notre ville a entièrement brûlé.

\*

Notre maison n'est ni détruite ni pillée.

Nous la découvrons telle que nous l'avons quittée, les cravates sont impeccablement rangées dans les placards, les costumes sentent la naphtaline, ma mère regarde sur la cheminée sa vierge en porcelaine rose et bleu qui n'a pas bougé, elle crie au miracle.

Une grande partie de la ville a disparu.

Nous sommes à l'abri et vivants.

Mais je commence à étouffer.

Plus sinistre que la ville blessée, l'ennemi est là. Il est dans l'air que nous respirons, il est dans nos murs, dans nos têtes, à notre table.

Henry nous échappe. Il rentre de plus en plus tard, il nous provoque, les discussions s'enveniment, il affiche ses opinions, il dit que les Allemands ne sont pas des barbares, nous devons rester lucides, penser à l'avenir, la guerre n'est pas gagnée, ils sont remarquablement organisés.

Sa voix a une ferveur qui me glace et me fait baisser la tête,

Il dit qu'il a un ami allemand, un avocat de Berlin, un musicien unique.

Je refoule mes larmes. Mon père se lève, jette sa serviette, quitte la table.

Ma mère lui dit qu'il est fou, qu'il va trop loin.

Mon père lui crie du couloir... « N'oublie pas que ta mère a perdu son frère en 14, tué par les Boches. »

Henry sourit, je crois qu'il a souri. Il a posé ses coudes sur la table, il a dit :

« Attendez, vous verrez. Nous devons les accepter, ils sont les plus forts. »

Il achève tranquillement son repas, ma mère vient s'asseoir près de lui.

« Prends soin de toi, mon petit, c'est grave. »

Henry a un ami allemand, mon autre frère est dans la Résistance, je ne comprends plus, la famille se défait, notre équilibre bascule, les scènes deviennent fréquentes, ma mère pleure quand Henry lui dit qu'elle comprendra plus tard.

Et quand un jour il me dit qu'avec mes nattes je ressemble à une Gretchen, la rage me fait bondir dans ma chambre, je sens qu'on m'épargne, je suis anxieuse, l'esprit fiévreux d'Henry, ses opinions m'intriguent, me poursuivent.

Je ne pose pas de questions.

J'ai peur sans savoir pourquoi j'ai peur.

Il nous parle de plus en plus de « L'Ordre Nouveau ». Ce nom reste atroce, sale, énorme dans ma mémoire.

Henry ne se cache plus, il dévoile ses opinions, il les livre aux journaux, il rêve tout haut, ses convictions éclatent, son idéalisme peut séduire, son ton a l'aisance et la verve de ses plaidoiries, Brasillach l'enchanté, il le cite, le mélange à son utopie.

Il passe de longues soirées musicales avec son merveilleux ami allemand.

Je ne suis qu'une enfant mais je sens qu'il nous trahit. Il est mon premier amour. Je lui cherche des excuses, je trouve encore des raisons de l'admirer, il n'y a rien à faire, il me déçoit. Même son infirmité me dérange.

Souvent je l'entends parler de son voyage en Allemagne juste avant la guerre, le fameux congrès de Nuremberg, j'entends son estime, sa ferveur pour un pays miraculeusement relevé, pour son organisation, sa force. Il nous parle d'un peuple subjugué, il est fasciné.

Et enfin Hitler m'apparaît.

Hitler est gigantesque, frénétique. Il domine mon frère. Sa stature m'épouvante.

Bientôt l'action d'Henry se précise, il a des instincts de chef, ses articles galvanisent la jeunesse, son idéalisme est contagieux.

Nos repas se passent dans un silence de mort. Notre maison est minée.

Le soir mon père l'attend en haut des escaliers. J'entends sa rage et je me bouche les oreilles. « Tu viens encore de là-bas »

Le matin je pars à l'école avec mon cartable déchiré. On y prêche l'horreur de l'ennemi, je me cache derrière mes livres.

Là commencent la honte, la solitude, le secret. Je pense à mon frère qui rentrera tard dans la nuit, il rangera maladroitement son vélo dans la cour, à table nous attendrons dans un même silence mortel, puis nous écouterons la radio où on parle des camps.

Dans ma chambre j'entends déjà le choc des balles. On abat des innocents, on torture. Mon cauchemar s'affole avec le bruit des corps qui s'effondrent.

Dans l'ombre de ma chambre j'aperçois une croix fantôme qui ressemble au peloton d'exécution.

Un jour ma mère me dit que le mot patrie n'a plus de sens.

« Pourquoi ?

-Ton frère sera jugé par les siens. »

Alors je me mets à écrire. Des mots sans suite. Des morceaux de torture adolescente, une douleur que je récite sur mon vélo où je pédale pour oublier les repas sinistres, les conflits, le mur du silence.

Je fuis ce monde qui me fabrique, avide, désespérée, pleurant, riant d'un rien, piégée par un frère, un étranger que j'aime, que je crois effacer dans des poèmes souffreteux, illisibles.

Procession de mots tristes écrits sur les pierres du jardin, cachés sous des coussins, billets pliés et dépliés...

Ma guerre devient sordide, souillée, je la crache alors que je voudrais la taire, le mal d'écrire me trahit, je me mets en lumière alors que je voudrais disparaître.

Rien ne peut rester clair dans ce désastre.

Je rêvais de vivre en altitude. Il ne reste plus qu'à grandir frondeuse, menteuse, refouler la honte sous la provocation. Me battre.

Mon frère est un traître. Un ennemi.

Ces mots s'inscrivent dans ma tête, circulent dans mon sang.

C'est le temps des lectures.

L'unique refuge. Lampe de poche sous les couvertures, joies de l'amour coupable, enfers et libérations de Sartre, Morgan relu dix fois à cause de son prisonnier du *Voyage*.

Et les Russes en plein cœur : Dostoïevski torturé et maudit.

Nous étions en 44. J'allais avoir quinze ans et ma mère se cachait pour pleurer.

Puis l'Europe reprend espoir, l'ennemi perd son aspect de vainqueur, il marche d'un pas moins ferme dans nos rues boueuses du Nord.

Chez nous la grisaille vire au plomb de l'angoisse. Le débarquement de Normandie, l'avance des troupes américaines, la libération de Paris... l'étau se resserre. Nous progressons avec l'allié mais notre joie reste muette. Nous vivons dans la culpabilité. Les erreurs d'Henry, son aveuglement, son amitié allemande, autant de crimes impardonnables.

Un jour le malaise tourne au drame.

Mon père interrompt le repas, il se lève et prie Henry de quitter la maison.

Ma mère sanglote. Henry paraît serein, il accepte cette décision, il la comprend et nous répète qu'il garde sa foi, il croit en la victoire allemande, il n'est pas question de renoncer à ses convictions, il est devenu le chef d'un parti, il doit nourrir l'espoir de ses disciples. Et il retrouve des forces auprès de son « incomparable ami ».

Le soir même il fait sa valise, je le guette par la fenêtre, je le vois sortir, il tient maladroitement son vélo, il traîne un peu, sa valise mal attachée glisse sur le porte-bagages, il part dans un appartement situé au-dessus d'un grand café de la ville. Il y installe son bureau d'avocat, j'y vais en fraude quand la nuit tombe, aussi fiévreuse que lui, je participe au danger.

Quand je traverse le long café, quand je cours dans l'escalier sombre, j'arrive essoufflée devant sa porte, je frappe très fort, il apparaît, il n'a pas son visage de coupable, je l'embrasse mais très vite son calme souriant m'irrite, je voudrais qu'il ait peur, je sais qu'il va payer pour les atrocités, à la seconde je perds ma joie, je deviens brusque, je lui rappelle les crimes qui nous arrivent par vagues, je lui rappelle son amitié honteuse, j'ai envie de repartir.

Il me parle des usines d'eau lourde.

« Tu verras, ils vont sortir un engin merveilleux, la situation va se retourner, je suis au courant des secrets les plus importants. »

Je suis plus effrayée encore. Je voudrais le chasser de ma vie, l'oublier, son influence me torture, je lui en veux d'être beau, d'être infirme, de m'atteindre. Je lui crie :



« Et les prisonniers, les camps de concentration, les chambres à gaz ! Tu écoutes les nouvelles ? Tu les admires toujours ! Tu les crois toujours ! »

Il me répond tristement qu'il fait ce qu'il peut pour sauver des vies grâce à l'ami dont le nom est tu.

Plus tard, nous saurons que c'est exact.

Mon élan n'a pas duré, je lui en veux, notre famille est brisée.

Il me dit que renoncer ressemblerait à une lâcheté, beaucoup de jeunes dépendent de lui, il s'est fixé un but, il doit le poursuivre.

Je suis désarmée. Je quitte un héros sombre et fanatique. Je sens qu'il est perdu.

L'un après l'autre ses amis l'abandonnent. A la Libération ils se réfugieront en Espagne, le paradis des collabos, ils y sont encore.

Il sera le seul de son parti à se constituer prisonnier.

Un jour, il m'avoue que son unique ami reste cet avocat allemand, ils sont unis par la musique.

Ce jour-là, je pars en claquant la porte.

Chez nous, l'angoisse s'accroît. Les Américains approchent, la ville est bombardée par les Alliés cette fois. Il faut fuir, nous retrouvons les abris et la peur viscérale. Nous partons à la campagne, l'angoisse se précise, la nuit surtout, nous apprenons l'assassinat de plusieurs collaborateurs, ma mère ne dort plus, je vois de la lumière sous sa porte, je n'ose pas frapper.

Nous apprenons que mon frère est sur la liste noire des résistants, certaines nuits l'angoisse se transforme en panique, nous sentons rôder la vengeance.

Je reste éveillée, je vois des ombres sur les murs de ma chambre.

Un jour mon frère vient nous voir sur son éternelle bicyclette, il est protégé par deux hommes en noir qui portent des armes, je monte dans ma chambre et je surveille, glacée, la haine au ventre, puis je les vois repartir, ils ont des gants de cuir et des visages comme des masques.

J'ai entendu la voix tendre d'Henry, elle répondait à la voix rouillée de ma mère qui le suppliait :

« Cache-toi ! Ils viennent d'en assassiner deux, on te retrouvera dans un fossé, j'en mourrai. »

« Je ne suis pas un dénonciateur, ils le savent, je ne suis qu'un homme politique, un journaliste, le pays n'a rien de grave à me reprocher, on ne tue pas pour des idées. »

J'entends le rire désespéré de ma mère. Il nous reproche notre détresse alors que nous sommes traqués.

*A suivre...*